

NICHOLAS BLAKE

QUE LA BÊTE MEURE

SUSPENSE



Le classique du suspense
qui a inspiré la série de Canal +
THE BEAST MUST DIE

ARCHI
A
POCHE

QUE LA BÊTE MEURE

NICHOLAS BLAKE

QUE LA BÊTE MEURE

*traduit de l'anglais
par Simone Lechevrel*

ARCHIPOCHE

Ce livre a été publié sous le titre
The Beast Must Die
par MM. Collins, Londres, en 1938.

Traduction française : droits réservés.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.archipoche.com

Éditions Archipoche
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-1-0392-0078-3

Copyright © The Estate of C. Day-Lewis, 1938.

Copyright © Archipoche, 2022, pour la présente édition.

PREMIÈRE PARTIE

LE JOURNAL DE FELIX LANE

20 juin 1937

Je vais tuer un homme. Je ne connais ni son nom, ni son adresse, ni son aspect physique. Mais je vais le trouver et le tuer.

Excusez ce préambule mélodramatique, ami lecteur. On le croirait extrait d'un de mes propres romans policiers, n'est-ce pas ? Mais ces lignes ne seront jamais publiées et c'est par une vieille habitude d'écrivain que j'emploie le terme d'«ami lecteur». Je me dispose à commettre ce que le monde appelle un crime ; or les meurtriers sans complices ont besoin d'un confident. Un homme est incapable de porter seul le poids de certains actes ; son secret lui échappera tôt ou tard, involontairement s'il est assez maître de soi pour se taire, car il nous faut toujours compter avec le moraliste rigoureux qui habite chaque être, le plus assuré comme le plus timide. La conscience, véritable agent provocateur, n'est-elle pas le pire ennemi du criminel ? C'est elle qui lui arrache des paroles imprudentes, l'endort dans une sécurité trompeuse pour mieux le perdre, le ramène sur les lieux de son crime, l'oblige à se trahir par ses actions si sa bouche reste obstinément close. Toutes les forces de la loi seraient impuissantes contre un individu totalement dépourvu de conscience ; mais ce monstre n'existe pas. Voilà pourquoi j'écris ce journal.

Vous, mon lecteur imaginaire, mon semblable, mon frère, vous serez mon confesseur. Je m'engage à ne rien vous cacher. Ce sera vous qui me sauverez de la potence si je ne puis échapper à mon destin.

Il est relativement facile d'envisager un meurtre dans ce bungalow que James m'a prêté pour que j'achève de me remettre d'une forte dépression nerveuse. Non, je ne suis pas fou. Écartez une fois pour toutes cette pensée, car j'ai la pleine jouissance de mes facultés mentales. Il est relativement facile d'envisager un meurtre en regardant depuis la fenêtre le Golden Cap luisant au soleil couchant, les lames argentées de la baie qui abrite d'innombrables petites barques, à cent pieds au-dessous de moi. Tout ici me parle de Martie. Si Martie n'avait pas été tué, nous irions ensemble faire des pique-niques au Golden Cap, il barboterait dans l'eau avec son maillot rouge vif dont il était si fier et nous aurions célébré aujourd'hui son septième anniversaire... Or, je lui avais promis de lui apprendre à manœuvrer le canot à voile quand il aurait sept ans.

Martin était mon fils. Un soir, il y a six mois, Martie traversait la route devant la maison, revenant du village où il était allé acheter des bonbons. Il ne connut, lui, que l'éclat paralysant des phares jaillissant du tournant, une seconde de cauchemar, suivie du choc qui le plongea dans la nuit éternelle. Son corps fut projeté dans le fossé. La mort fut instantanée... Il ne respirait plus depuis plusieurs minutes quand j'arrivai sur les lieux de l'accident. Les bonbons s'étaient éparpillés sur la route. Je me mis à les ramasser – qu'y avait-il d'autre à faire ? – jusqu'à ce que j'en trouvasse un poissé de son sang. Je fus

longtemps malade ensuite ; les médecins diagnostiquèrent une fièvre cérébrale, une crise de dépression nerveuse, que sais-je encore ? En réalité, je ne voulais pas survivre à mon fils. Je n'avais que Martie au monde, Tessa étant morte en lui donnant le jour.

L'écraseur ne s'arrêta point. Les efforts de la police pour le retrouver demeurèrent vains. On estima sur le coup que l'automobiliste avait dû prendre le tournant à quatre-vingts kilomètres à l'heure pour que le petit corps soit déchiqueté et projeté de la sorte. C'est l'assassin de mon fils que je dois retrouver et tuer.

Je ne puis en écrire davantage aujourd'hui.

21 juin

Je m'étais engagé à ne rien vous cacher, ami lecteur, et j'ai déjà failli à ma promesse. Mais j'ai dû éloigner de moi la pensée que je vais vous confier, tant que je ne fus pas de force à la supporter : *Suis-je responsable de l'accident ? Aurais-je dû permettre à Martie d'aller seul au village ?*

L'aveu est fait, Dieu merci. Ma plume a presque transpercé le papier en traçant ces mots terribles. Je suis faible comme un blessé auquel on vient d'extraire une flèche empoisonnée, mais la douleur m'apporte une sorte de délivrance. Examinons ensemble ce trait qui me tuait à petit feu.

Si je n'avais pas donné ces deux pence à Martie, si je l'avais accompagné ou confié à Mrs Teague, je ne le pleurerais pas aujourd'hui. Nous voguerions ensemble dans la baie où nous pêcherions des crevettes, ou nous nous promènerions la main dans la main parmi ces énormes fleurs jaunes – comment

s'appellent-elles, au fait ? Martie voulait connaître le nom de toutes choses ; mais à quoi bon me renseigner, maintenant ?

Je voulais élever Martie dans le sentiment de son indépendance, craignant que l'excès de ma tendresse concentrée sur lui depuis la mort de Tessa n'en fit une poule mouillée. Je voulais lui apprendre à se débrouiller seul, ce qui comportait forcément une certaine part de risque. Mais il avait été seul au village des douzaines de fois – il jouait avec les enfants du bourg chaque matin, pendant que je travaillais – et il était très prudent en traversant notre route si peu fréquentée. Qui pouvait s'attendre à ce qu'un bolide surgît du tournant ? Le chauffard devait chercher à éblouir une passagère insensée comme lui... À moins qu'il n'ait été ivre. De toute façon, il manqua du courage nécessaire pour s'arrêter et prendre ses responsabilités.

Tessa chérie, suis-je fautif ? Vous n'auriez pas voulu que votre fils soit couvé, n'est-ce pas ? Vous n'acceptiez pas d'être dorlotée et vous attachiez tant de prix à votre indépendance ! Non. Ma raison m'innocente. Mais je ne puis chasser de mon esprit l'image de la petite main crispée sur le sac de bonbons éclaté ; elle ne m'accuse pas, certes, mais elle ne me permet aucun repos, tel un doux fantôme tenace. Ma vengeance sera pour moi seul.

Le coroner blâma-t-il publiquement ma « négligence » ? J'étais à la clinique, lors de l'enquête, et on me cacha le procès-verbal. Je n'appris que le verdict : « Homicide par imprudence » prononcé contre X. Homicide par imprudence ! Massacre d'un innocent. Même si la police l'avait retrouvé,

le misérable écraseur s'en serait tiré avec une courte peine de prison, après quoi il aurait été libre de recommencer... À moins qu'on ne lui eût retiré son permis de conduire ; mais cette mesure est-elle jamais appliquée ? Je dois le retrouver et le mettre hors d'état de nuire. Son meurtrier mériterait d'être considéré comme un bienfaiteur public et couronné de fleurs. D'où me vient cette réminiscence ? Non, ne te mens pas à toi-même. Ce que tu projettes n'a aucun rapport avec la justice abstraite.

Qu'a dit le coroner à mon sujet ? Peut-être est-ce le respect humain qui me retient ici alors que je suis assez rétabli pour rentrer chez moi ? Je reste par crainte de l'opinion des voisins... « Le mauvais père est revenu. Il a laissé écraser le petit par négligence, le coroner l'a bien dit. » Au diable les voisins et le coroner ! Ils auront sous peu l'occasion de me qualifier d'assassin. Que m'importe leur opinion actuelle ?

Je rentrerai chez moi après-demain, c'est décidé. J'écrirai dès ce soir à Mrs Teague pour qu'elle mette le cottage en état de me recevoir. J'ai débridé l'ancienne plaie et je crois sincèrement n'avoir rien à me reprocher au sujet de la mort de Martie. Ma cure est terminée ; je puis désormais me consacrer corps et âme à la tâche qu'il me reste à remplir.

22 juin

James m'a rendu une courte visite tantôt. « J'entre en passant voir comment ça va, mon vieux. » L'attention de James me touche beaucoup. Il a paru surpris de ma mine transformée que j'ai attribuée à la situation particulièrement salubre de son bungalow.

Impossible de lui apprendre que j'avais donné un but à mon existence, sans m'attirer des questions embarrassantes. Qu'aurais-je répondu s'il m'avait demandé, par exemple : « Quand avez-vous décidé d'assassiner X ? » N'en sachant rien moi-même, je me serais trouvé dans la situation d'un homme auquel une femme demande : « Quand avez-vous commencé à m'aimer ? » Il faudrait des volumes pour répondre d'une façon adéquate à des questions de ce genre et, contrairement aux amoureux, les meurtriers d'intention n'aiment guère parler d'eux-mêmes... en dépit du témoignage contradictoire de ce journal. Leurs langues se délient après coup et ils le payent cher, les pauvres diables !

L'heure de vous fournir certains détails sur ma personne me paraît venue, mon confesseur fantôme. Voici mon signalement : trente-cinq ans, yeux bruns. Taille : cinq pieds huit pouces. Expression de physionomie habituelle : une sorte de sombre bienveillance qui me valait le surnom de « Hibou » que Tessa me donnait souvent. Si étrange que cela puisse sembler, mes cheveux n'ont pas encore blanchi. Je m'appelle Frank Cairnes. J'occupais un poste au ministère du Travail jusqu'à il y a cinq ans, date à laquelle un héritage et ma paresse naturelle me décidèrent à donner ma démission et à me retirer à la campagne, dans le cottage où Tessa et moi avons toujours désiré vivre. Le jardinage et le canotage ne suffisant pas à remplir mon temps, je me mis à écrire des romans policiers sous le pseudonyme de Felix Lane. Mes livres sont assez bons, paraît-il, et je suis le premier surpris des droits d'auteur qu'ils me rapportent.

Seuls mes éditeurs connaissent ma véritable identité et ils ont juré le secret, à contrecœur d'abord ; puis ils ont exploité dans un but publicitaire ma fantaisie de vouloir conserver l'anonymat et le succès a couronné leur zèle. Qui, parmi « mes lecteurs chaque jour plus nombreux », pour citer la phrase de mon éditeur, aimerait connaître le véritable nom de Felix Lane ? Je serais curieux de le savoir.

Mais j'aurais mauvaise grâce à médire de Felix Lane qui va me servir dans le proche avenir. Un dernier détail : quand mes voisins me demandent ce que j'écris toute la journée, je leur réponds, pour satisfaire leur curiosité, que je prépare une vie de Wordsworth.

Quelles sont mes aptitudes au rôle de meurtrier ? Elles sont maigres. « Felix Lane » a acquis quelques notions médicales, juridiques et policières ; mais je n'ai jamais tiré un coup de feu ou empoisonné un rat. J'ai tiré de la lecture des criminalistes la conclusion que rares sont ceux qui peuvent commettre impunément des crimes. Si je suis injuste envers les meurtriers amateurs, qu'ils me pardonnent !

Enfin, mon caractère se révélera dans ce journal. J'aime à penser que je n'ai qu'une piètre estime de moi-même ; mais ce mécontentement de soi n'est probablement que le fruit d'un esprit sophiste.

Excusez cette pompeuse prolixité, ami lecteur qui ne me lirez jamais. Un homme est obligé de se parler à lui-même quand il se trouve seul, perdu dans la nuit, sur une banquise entraînée vers le large. Je rentrerai chez moi demain. Pourvu que Mrs Teague ait donné tous ses joujoux, suivant mes instructions !

23 juin

Le cottage a son aspect coutumier. Quoi de plus naturel ? Pouvais-je m'attendre à voir des larmes suinter des murs ? Quelle vanité de la nature humaine, cette prétention inconsciente et toujours déçue qu'une douleur personnelle obscurcisse la nature ! Rien n'est changé dans le cottage... si ce n'est que la vie s'en est retirée. La municipalité a fait placer un poteau signalant un virage dangereux à l'endroit fatal ; trop tard, comme toujours !

J'ai trouvé Mrs Teague très abattue. La mort de Martie l'a certainement affectée, à moins que ses airs éplorés ne soient une petite comédie jouée pour mon seul profit. La méchanceté de cette dernière phrase m'apparaît en la relisant... Elle me fut dictée par une basse jalousie. Je voudrais être seul à pleurer Martie ; je souffre de penser qu'une étrangère a pris une part de la vie de mon enfant. Grands dieux ! Étais-je en train de devenir un père jaloux ? Dans l'affirmative, je ne suis bon qu'à être un meurtrier.

Mrs Teague m'a interrompu. Elle est entrée avec un air d'excuse répandu sur sa physionomie rougeaude, telle une personne timide qui a pris son courage à deux mains pour formuler une réclamation. « Cela m'a été impossible, monsieur..., a-t-elle balbutié. Le cœur m'a manqué. » Horreur ! Mrs Teague fondit en larmes. « Qu'avez-vous trouvé impossible ? » lui demandai-je. « Les donner tous », répondit-elle entre ses sanglots. Elle jeta une clef sur ma table et partit en courant. C'était la clef de l'armoire à joujoux de Martie.

Je montai dans la nursery et ouvris l'armoire. Si je ne l'avais pas fait immédiatement, le courage

m'aurait à tout jamais manqué. Je demeurai un long moment en contemplation devant le garage, le train mécanique, le vieil ours borgne, ses trois préférés. Les vers de Coventry Patmore me montèrent aux lèvres :

*Il avait mis, à portée de sa main,
Une boîte de jetons et une pierre
aux veines rouges,
Un morceau de verre poncé par le sable
Et six ou sept coquillages,
Une bouteille contenant des clochettes bleues
Et deux pièces de bronze, le tout rangé avec soin
Pour le consoler de ses chagrins.*

Mrs Teague avait eu mille fois raison. J'en avais besoin pour que la blessure reste saignante. Mieux qu'une pierre tombale dans le cimetière du village, ces joujoux ne me laisseront aucun repos. Ils causeront la mort d'un homme.

24 juin

J'ai parlé ce matin au sergent Elder : quatre-vingt-dix kilos de muscles et d'os contre un milligramme environ de cervelle, l'œil arrogant et torve de l'imbécile investi d'autorité. Impossible de s'entretenir librement avec un policeman. Pourquoi ? Parce que la crainte est communicative, sans doute. Le policier est toujours sur la défensive, avec les membres de la classe dirigeante qui peuvent lui rendre la situation intenable s'il fait un faux pas comme avec les gens de condition modeste pour lesquels un représentant de l'ordre est nécessairement un ennemi. Peu importe.

Elder s'est retranché derrière l'habituelle réticence officielle. Les recherches continuaient, m'a-t-il assuré. Nombre de renseignements avaient été vérifiés, sans qu'aucune piste n'ait été retenue jusqu'à ce jour. Traduction libre : la police est arrivée au fond de l'impasse et l'aveu lui coûte. J'ai le champ libre, tant mieux.

J'ai offert un bock à Elder, ce qui l'a légèrement amadoué et m'a permis de lui arracher certains détails sur l'enquête officielle. La police est consciencieuse, c'est une justice à lui rendre. Outre les annonces priant les témoins éventuels de l'accident de se faire connaître, tous les garages de la région reçurent la visite d'un représentant de la loi chargé d'enquêter sur les réparations d'ailes, de pare-chocs et de radiateurs endommagés ; tous les propriétaires d'autos, à plusieurs kilomètres à la ronde, furent interrogés avec plus ou moins de tact afin de découvrir s'ils possédaient un alibi pour leur voiture à l'heure de l'accident ; l'enquête de la police fut menée de porte en porte, aux abords du village, les propriétaires de garages et les agents motocyclistes furent questionnés et ainsi de suite... Rien !

J'espère avoir obtenu ces divers renseignements sans me faire mal juger par Elder. Cette curiosité d'un père désespéré est-elle naturelle ? Bah ! Le sergent n'est pas assez fin pour saisir ces nuances de psychologie morbide. Mais le problème paraît inextricable. Puis-je réussir là où la police, qui dispose de puissants moyens, a échoué ? Tâche ardue que celle de chercher une aiguille dans une meule de foin !

Stop ! Si je désirais cacher une aiguille, je ne la perdrais pas dans une meule de foin ; je la mettrais

dans une boîte d'aiguilles. Or, Elder paraît certain que le choc de la collision endommagea le devant de la voiture, quoique Martie fût un poids plume. Le meilleur moyen de camoufler un léger dégât est évidemment d'en causer un plus considérable à la même place. Que ferais-je pour dissimuler les suites de l'accident si j'avais renversé un enfant et pris la fuite ? Je simulerais un accident un peu plus loin. Je foncerais dans un mur, un arbre ou un obstacle quelconque, la seconde collision devant effacer les traces de la première.

Conclusion : je dois essayer de découvrir s'il y eut un accident de ce genre dans les environs, cette nuit-là. Je téléphonerai à Elder demain matin pour lui poser la question.

25 juin

La police avait déjà envisagé cette hypothèse, Elder m'a fait poliment comprendre par son ton, au téléphone, que les policiers connaissaient leur métier mieux que les profanes. Tous les accidents survenus dans les parages firent l'objet d'une enquête serrée en vue d'établir leur « bona fides », pour reprendre le terme de ce pompeux imbécile.

Je ne sais par où commencer. C'est à devenir fou. Comment ai-je pu caresser l'espoir insensé de n'avoir qu'à tendre la main pour atteindre mon homme ? Le premier symptôme de mégalomanie criminelle, sans doute. Ma conversation téléphonique avec Elder m'a laissé irrité et découragé. Complètement désœuvré, j'ai bricolé dans mon jardin où tout me rappelle Martie, même le ridicule incident des roses.

Dès qu'il sut marcher, Martie m'accompagna dans le jardin où j'allais chaque matin cueillir des fleurs pour la table. Je découvris un beau jour qu'il avait décapité douze roses admirables destinées à une exposition, des roses d'un rouge sombre, mon orgueil d'horticulteur. J'entrai dans une grande fureur contre le petit vandale tout en sachant qu'il avait cru m'aider. Je rougis de ma brutalité en cette occasion. Il repoussa toute consolation pendant des heures... C'est ainsi que l'on détruit l'innocence et la confiance enfantines. Combien je regrette ce mouvement de colère aujourd'hui ! Le pauvre petit dut croire que c'était la fin du monde. Enfer ! Le sombre dans une sentimentalité ridicule !

J'ai une excuse cependant : ce matin, en me promenant dans le jardin, je découvris que toutes mes roses, sans exception, avaient été coupées. Mon cœur cessa de battre – une phrase de mes romans policiers ! Je crus pendant une seconde que les six mois écoulés n'avaient été qu'un affreux cauchemar et que Martie vivait encore. L'œuvre d'un garnement du village, probablement... Mais ce petit incident me bouleversa et me donna le sentiment que tout se liguaient contre moi. Une Providence juste et clémente aurait au moins pu me laisser ces quelques roses. Je devrais probablement signaler cet « acte de vandalisme » à Elder ; mais à quoi bon ?

Le bruit de nos propres sanglots est intolérable et théâtral. Pourvu que Mrs Teague ne m'ait pas entendu !

Je ferai la tournée des cabarets demain soir dans l'espoir de glaner quelques renseignements. Impossible de rester éternellement à broyer du noir

chez moi sans devenir fou. Au fait, je vais aller boire un verre chez Peters avant de me coucher.

26 juin

La dissimulation procure une griserie unique. Où donc ai-je lu l'histoire d'un homme qui portait une bombe dans la poche de son veston et une poire dans celle de son pantalon ? Une légère pression sur la poire et il sautait avec tout ce qui se trouvait autour de lui dans un rayon de vingt mètres. Cet homme-là devait éprouver le même sentiment que moi, hier soir, au cours de ma conversation avec Peters. Je la connaissais déjà, cette impression, pour l'avoir ressentie pendant mes fiançailles secrètes avec Tessa... Le secret merveilleux, chargé de dynamite et qui vous étouffe. Peters est un brave garçon ; mais les accouchements, les gripes et les crises d'arthritisme remplissent sa paisible existence de médecin de campagne. Tout en buvant son whisky, en face de lui, je me demandais quelle tête il ferait s'il pouvait lire mes pensées criminelles. Mon secret a failli m'échapper. La plus grande prudence s'impose. Ce n'est pas un jeu. Peters ne m'aurait pas cru, naturellement. Mais je ne veux à aucun prix qu'il me remette «en observation» dans une clinique ou ailleurs.

Je fus heureux d'apprendre par Peters que le coroner n'avait fait aucune allusion à ma responsabilité dans la mort de Martie. Nul ne saura jamais combien cette question m'a coûté et la réponse de Peters n'a pas entièrement chassé cette pensée de mon esprit. Je scrute les physionomies des villageois dans l'espoir de lire leur véritable opinion sur moi.

Pourquoi Mrs Anderson, la veuve de notre ancien organiste, a-t-elle brusquement traversé la rue pour m'éviter, ce matin ? Elle aimait beaucoup Martie qu'elle gâtait trop, à mon avis. Elle le bourrait de fraises à la crème, de friandises et elle le couvrait de baisers furtifs quand j'avais le dos tourné... Le cher petit détestait ces effusions autant que moi. Bah ! La pauvre créature n'a jamais eu d'enfant et la mort d'Anderson lui porta le coup final. Je préfère qu'elle m'ignore plutôt que de m'accabler de manifestations de sympathie.

Comme la plupart des personnes vivant dans l'isolement moral, je m'attache beaucoup trop à l'opinion de mes semblables. J'ai besoin d'une atmosphère cordiale tout en tenant mes voisins à distance. Ce trait de caractère ne m'honore pas, certes, mais j'ai du moins le mérite de ne pas poser au personnage aimable.

Je vais aller immédiatement au Saddlers Arms afin de tâter le cabaretier et les consommateurs. Peut-être serai-je mis sur une piste ? C'est peu probable, en vérité, Elder ayant dû faire la tournée des auberges avant moi.

Plus tard

J'ai bu une dizaine de chopes au cours de mes deux dernières heures, sans nuire à ma lucidité. L'anesthésie locale n'atteint pas, sans doute, les blessures trop profondes. Tout le monde m'a témoigné une vive sympathie. Mes craintes étaient vaines, je ne passe pas pour un misérable aux yeux des villageois.

— Quel malheur ! ont-ils dit. La pendaison est une mort trop douce pour des misérables de cette espèce.

Barnett, le vieux berger, a résumé l'opinion générale en ces termes :

— Il nous manque bien, le beau petit gars. Ces maudits automobilistes sont la plaie des campagnes. Si cela ne dépendait que de moi, je rédigerais une loi contre eux.

Bert Cozzens – le sage du village – déclara gravement :

— C'est la rançon du progrès, monsieur. Hum ! Sur les routes, comme ailleurs, les plus forts dévorent les plus faibles, soit dit sans vous offenser. La loi de la sélection naturelle... Mais soyez assuré de notre profonde sympathie dans cette cruelle fatalité, monsieur.

Les braves gens ! Leur conception de la mort est pleine de grandeur, de simplicité et de réalisme. Leurs propres enfants doivent couler ou apprendre à nager seuls... Ils n'ont pas les moyens de leur offrir des nurses, des vitamines et des petits plats. Comment, dans ce cas, songeraient-ils à me blâmer d'avoir laissé à Martie l'indépendance dont leur progéniture jouit nécessairement. J'aurais dû le savoir. Mais ils ne me fournirent aucune indication, hélas ! Ted Barnett se fit encore une fois le porte-parole de tous :

— On donnerait les doigts de sa main droite pour retrouver ce bandit-là ! Une ou deux voitures ont bien traversé le village après l'accident, mais on ne les a pas remarquées, faute de savoir ce qui venait d'arriver. À quoi bon entretenir des policemen s'ils sont incapables de faire leur métier ? Si Elder ne passait pas son temps à...



Vous avez aimé ce livre ?
Il y a forcément un autre Archipoche
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/archipoche/44

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/@editions_archipel)

Achevé de numériser en décembre 2021
par Soft Office